

beider vertragschließenden Staaten in dieser Richtung, d. h. für die Behandlung des Nachlasses als Einheit, nun aber darf jedenfalls insoweit unbedenklich unterstellt werden, als auch das Recht der Vereinigten Staaten den Nachlaß als Einheit behandelt und als die Einheit der Erbschaft überhaupt im internationalen Rechte allgemein anerkannt ist, d. h. rücksichtlich des beweglichen Vermögens. Denn in Bezug auf das bewegliche Vermögen erkennt bekanntlich auch das englisch-nordamerikanische Recht, welches allerdings für die Erbfolge in das unbewegliche Gut die *lex rei sitæ* als maßgebend erklärt, den Grundsatz der Einheit der Erbschaft an und unterstellt die Erbfolge in dasselbe dem Gesetze des letzten Wohnortes des Erblassers; dieser Ort wird nach der Fiktion *mobilia ossibus in hærent* als Ort der Lage sämtlicher einzelner beweglicher Nachlaßstücke betrachtet (s. darüber z. B. Bar in Holzendorfs Encyclopädie, Affer (Cohn) das internationale Privatrecht, S. 59). Es darf demgemäß gewiß angenommen werden, die kontrahirenden Staaten seien bei Abschluß des Vertrages wenigstens mit Bezug auf das bewegliche Vermögen darüber einig gewesen, daß unter dem Ausdrucke Richter und Gesetze des Landes „wo das Eigenthum liegt,“ nicht Richter und Gesetze der Länder, wo die einzelnen beweglichen Nachlaßstücke wirklich liegen, zu verstehen seien, sondern Richter und Gesetze des letzten Wohnortes des Erblassers, an welchem Orte die einzelnen Nachlaßstücke kraft rechtlicher Fiktion als gelegen gelten. Diese Auslegung ist um so mehr festzuhalten, als bei der gegentheiligen Annahme, wo sogar für den beweglichen Nachlaß die Einheit der Erbschaft preisgegeben wäre und überall, wo eine bewegliche Sache des Erblassers sich befindet, eine besondere Erbschaft zu eröffnen wäre, die vertragschließenden Staaten einen der Natur der Sache und der sonstigen allgemeinen Doktrin und Praxis des internationalen Privatrechtes widersprechenden Rechtsatz vereinbart hätten, was jedenfalls im Zweifel nicht anzunehmen ist. Demnach ist denn aber klar, daß auch die eventuelle Beschwerde der Rekurrenten unbegründet und in casu in vollem Umfange nicht der graubündnerische, sondern der amerikanische Richter zuständig ist, um so mehr, als überhaupt nicht einmal eine bewegliche körperliche Nachlaßsache im

Kanton Graubünden gelegen ist, sondern es sich lediglich um eine Forderung des Erblassers an einen graubündnerischen Schuldner handelt, von diesem Forderungsrecht aber nicht gesagt werden kann, es sei im Kanton Graubünden gelegen.

Demnach hat das Bundesgericht
erkannt:

Der Refers wird als unbegründet abgewiesen.

II. Auslieferung. — Extradition.

Vertrag mit Frankreich. — Traité avec la France.

81. Arrêt du 28 Décembre 1883 dans la cause Renoux.

Par note du 7 Décembre 1883, l'ambassadeur de France réclame l'extradition du nommé Renoux, Adolphe, âgé de 36 ans, originaire de Trétudans (arrondissement de Belfort), actuellement détenu à Porrentruy (Berne), poursuivi des chefs :

- 1° de falsification de sceaux ou timbres destinés à un service public et de faux en écriture publique et authentique ;
- 2° de subornation de témoins ;
- 3° de dénonciation calomnieuse.

Le 16 Novembre déjà, le parquet de Belfort avait réclamé de la Préfecture de Porrentruy l'arrestation provisoire de Renoux, sous l'inculpation de falsification de sceaux destinés à un service public et de faux en écriture publique.

A cette demande d'arrestation était joint un mandat d'arrêt en due forme, émané du Juge d'instruction de l'arrondissement de Belfort, visant ces deux crimes, prévus par les art. 140 et 147 du code pénal.

L'arrestation de Renoux eut lieu le 22 Novembre, et l'inculpé fut incarcéré dans les prisons de Porrentruy où il est actuellement détenu.

La demande d'extradition du 7 Décembre était accompagnée en outre :

a) D'un extrait d'un arrêt de la Cour d'Appel de Besançon, du 19 Mars 1879, condamnant par défaut Renoux à deux ans d'emprisonnement et à 500 fr. d'amende pour dénonciation calomnieuse, en application des articles 58 et 373 du code pénal ;

b) D'un extrait d'un jugement du Tribunal de première instance de Belfort, du 22 Août 1879, condamnant Renoux par défaut à six mois de prison, pour subornation de témoin, en application des art. 365, 362 et 463 du même code.

Lors de son audition du 13 Décembre 1883, Renoux a protesté, devant le préfet de Porrentruy, contre la demande d'extradition qui le concerne, par le motif que, « dans les » condamnations qu'il a subies, il n'y a point de cas pour » demander l'extradition. »

Il résulte, en outre, du procès-verbal dressé lors de l'arrestation de Renoux, et daté du 23 Novembre, qu'alors déjà celui-ci protestait contre l'éventualité de son extradition à la France. Après avoir déclaré « qu'il ne se sentait pas coupable de faux ni de falsification en France, » il reconnaissait alors « avoir fait un certificat faux et imité un sceau, » mais avoir commis en Suisse cet acte, à la suite duquel il avait été puni à Delémont, dans le courant de 1883, par 15 jours de prison.

Il résulte, en effet, d'un jugement produit au dossier que, le 6 Septembre 1883, le Tribunal de Delémont a libéré le sieur Renoux d'une accusation de faux et l'a condamné, pour usage d'objets falsifiés, à quinze jours de prison, en application des art. 113 et 110 n° 3 du code pénal bernois.

Statuant sur ces faits et considérant en droit :

1° La première objection faite par l'inculpé à la demande d'extradition dont il est l'objet consiste à dire que les actes délictueux pour lesquels il est recherché ou a été condamné ne sont point compris dans l'énumération contenue à l'art. 1^{er} du traité d'extradition entre la Suisse et la France du

9 Juillet 1869. Cette allégation est entièrement erronée : en effet, les crimes ou délits de contrefaçon de timbres officiels et de faux, — pour lesquels Renoux est poursuivi, — de subornation de témoins et de dénonciation calomnieuse, qui ont motivé sa condamnation dans les jugements plus haut mentionnés, sont prévus expressément sous chiffres 22, 23, 27 et 28 de l'art. 1^{er} du traité précité.

2° En ce qui concerne le moyen d'opposition formulé par Renoux, lors de son arrestation, et tiré de la circonstance qu'il aurait déjà été condamné par les tribunaux bernois sur le chef de fabrication de timbres officiels et d'usage de faux, il y a lieu de constater qu'en effet le jugement du Tribunal du District de Délémont du 6 septembre 1883 condamne Renoux pour « usage dans le canton de Berne d'objets falsifiés » et que l'inculpé, ayant subi sa peine à cet égard, ne saurait être extradé pour le même fait. En revanche, la libération, prononcée par le dit jugement, du fait des faux que Renoux était accusé d'avoir commis sur territoire bernois (code de procédure pénale, art. 12) et réprimés aux art. 105 et 111 du code pénal de ce canton, ne saurait être interprétée comme le déchargeant en même temps du chef de poursuite tiré de la fabrication ou contrefaçon de sceaux officiels français.

En effet, ces articles visent seulement, le premier la falsification de sceaux, timbre et marques privés, et le second, les faux commis dans les passe-ports, feuilles de route, livrets d'ouvriers et certificats.

Le précité jugement ne touche donc point le délit de contrefaçon, commis en dehors du canton de Berne, du sceau et de fabrication d'un certificat d'une commune française, visé à l'art. 1, chiffre 22 du traité, et pour lequel l'extradition de Renoux est requise; il y a donc lieu de déférer à la demande de l'Ambassade de France de ce chef.

3° Toutes les autres conditions requises pour l'application du traité d'extradition entre la Suisse et la France se trouvent remplies en l'espèce, aussi bien au point de vue de la forme

dans laquelle la demande est conçue qu'à celui de la qualification des crimes ou délits qui ont amené les poursuites ou condamnations sur lesquelles cette demande se fonde.

Par ces motifs,

Le Tribunal fédéral

prononce :

L'extradition de Renoux, Adolphe, est accordée.

B. CIVILRECHTSPFLEGE
ADMINISTRATION DE LA JUSTICE CIVILE

**I. Haftpflicht der Eisenbahnen u. s. w.
bei Tödtungen und Verletzungen.**

**Responsabilité
des entreprises de chemins de fer, etc.
en cas d'accident entraînant mort d'homme
ou lésions corporelles.**

82. Urtheil vom 19. Oktober 1883 in Sachen
Felber gegen Centralbahn.

A. Durch Urtheil vom 19. Mai 1883 hat das Obergericht des Kantons Luzern erkannt:

1. Beklagte sei gehalten, den Klägern für den in Folge Tödtung des Lorenz Felber ihnen entgehenden Unterhalt (inbegriffen Arzt- und Beerdigungskosten) eine Entschädigung im Betrage von dreitausend Franken nebst Verzugszins seit 10. Dezember 1881 zu bezahlen, wobei ihr das Rückgriffsrecht auf die Regressirten gewahrt bleiben soll.

2. Die bis zur hierseitigen Instanz erlaufenen Kosten habe die Beklagte zu tragen; dieselbe habe ferner die Judizialkosten in zweiter Instanz zu bezahlen; die weitem daheringigen Kosten seien beiderseitig wettgeschlagen. Beklagte hat sonach an Kläger eine Kostenvergütung von 241 Fr. 70 Cts. zu leisten.

3. und 4. U. f. w.

B. Gegen dieses Urtheil ergriff die Beklagte die Weiterziehung an das Bundesgericht; bei der heutigen Verhandlung beantragt